

CHOSSES VUES

Patrice Heems

École Pierre & Marie Curie, Fresnes-sur-Escaut

Autrefois, on jugeait utile de séparer, le plus tôt possible, les filles des garçons. À la fin du 19^e siècle on a donc construit deux écoles au centre de la petite ville où je travaille. Étonnamment, les deux bâtiments construits à la même époque ne se ressemblent pas du tout. L'ancienne école des filles est parallèle à la rue. Le promeneur qui la longe sur plusieurs dizaines de mètres peut apercevoir du trottoir les fenêtres de chacune des classes qui donnent sur la cour de récréation que seul un grillage sépare de la rue. L'ancienne école des garçons est, elle, invisible de la rue. On n'en voit que l'immense portail métallique qui masque la cour entourée de hauts murs. Aujourd'hui, bien sûr, les deux écoles sont mixtes. L'ancienne école des filles, est réservée aux classes du cycle 2, alors que l'ancienne école des garçons accueille les « grands » du cycle 3. Je me suis souvent demandé si l'architecture si différente des deux bâtiments avait eu une influence sur les choix radicalement opposés pris par les deux équipes enseignantes quant à la manière de poser la limite entre leur école et le monde extérieur. La façade de l'ancienne école des filles est couverte de fleurs peintes multicolores et la cour, autrefois couverte de macadam, se transforme peu à peu en jardin au fur et mesure que les élèves y plantent des arbres, des fleurs et même des légumes. Lorsque vient l'été, le promeneur est invité par une affiche à cueillir les petits pois, les haricots ou le raisin qui poussent tout au long du grillage (mais « seulement quand ils sont murs »). Sur les barreaux du portail de l'ancienne école des garçons qui laissaient autrefois entrevoir une petite partie de la cour, les ouvriers de la commune ont soudé des plaques de métal empêchant les regards indiscrets et pour compléter le tout, on a posé devant la porte un panneau où est inscrit : « Entrée interdite aux personnes étrangères au service ». Le lecteur

comprendra sans doute que je préfère l'aspect plus ouvert et accueillant de la première école (c'est normal, c'est la mienne !) Mais il ne suffit pas de s'arrêter au seul côté « sympathique » de l'apparence. Il y a là, en quelque sorte, deux manières d'aborder le problème de la relation entre l'école et le monde extérieur. D'un côté, il y a une équipe qui semble avoir fait le choix parfaitement légitime de la tranquillité, d'une école concentrée sur sa tâche et qui laisse très symboliquement « à la grille » les contingences du monde. De l'autre, il y a le choix tout aussi légitime d'une école plus ouverte et plus perméable au monde extérieur. Qui a raison, qui a tort ? Personne sans doute et d'ailleurs, au-delà du simple problème d'aspect, les choix des deux équipes ne sont pas aussi tranchés.

Une école ne peut pas se couper du monde même si elle en a parfois la tentation. Elle ne peut pas non plus laisser le monde l'envahir complètement. Pour qu'un enfant puisse apprendre, il y a un moment où il faut que la séparation se fasse entre sa vie d'enfant et son métier d'élève. Et c'est compliqué. On aimerait que ce « passage » soit clair, délimité : de ce côté-ci de la grille tu joues, de ce côté-là tu apprends. Ici, tu as ta vie, tes goûts, ton caractère, tes humeurs. Là, tu travailles docilement et avec application. Mais le passage n'est pas clair ! La frontière est floue, molle, changeante, fragile. Et quelle que soit la capacité de résistance de l'école, il y a toujours un moment où la « vraie vie » déborde, franchit les digues et envahit les classes. Faut-il s'y résigner ? Faut-il tenter de retarder le plus possible ce moment ? Faut-il aller jusqu'à faire des liens avec l'extérieur un outil pédagogique ? Il n'y a pas de réponse correcte à ces questions. Par contre, il y a une erreur qu'il ne faut surtout pas commettre : c'est de croire que la digue ne rompra jamais.

Il y a dans la vie d'une école, dans la vie d'un élève, dans la vie d'un enseignant, des moments, des actes qui relèvent clairement du domaine scolaire, d'autres pas du tout. Et puis il y a des moments entre deux. En voici quelques exemples... Choses vues...

LA CASQUETTE DE VALENTIN

Un mardi après-midi, Valentin¹ arrive à l'école avec une nouvelle casquette (le mardi matin a lieu le marché sur la grand-place). Une casquette noire dont les motifs argentés brillent sous le soleil d'octobre. Quand on s'approche, on peut voir que ces motifs sont en fait les initiales d'un célèbre maroquinier. Cela peut faire sourire : le pantalon de Valentin est troué au genou, la semelle de sa basket droite se décolle mais le voilà devenu le support publicitaire (contrefait, certes) d'une enseigne de luxe. Valentin est fier de sa casquette « bling-bling » : ça se voit. Alors quand il rentre dans l'école je lui montre tous les signes de mon profond intérêt pour l'objet : je m'extasie, je lui demande où maman l'a acheté (au marché, bien sûr !) et surtout je lui recommande d'y faire bien attention. Valentin est encore plus fier et s'en va se ranger devant sa classe. De l'autre bout de la cour où je suis, je n'entends pas ce que

1. Les prénoms ont été modifiés.

lui dit sa maitresse, mais il est évident qu'elle admire elle aussi très consciencieusement la resplendissante casquette. Valentin sourit jusqu'aux oreilles.

Mardi soir, vers cinq heures moins le quart, on frappe énergiquement à la porte de mon bureau. J'ouvre la porte pour laisser entrer la petite sœur de Valentin, le grand frère de Valentin, Valentin, la poussette du bébé et enfin la maman de Valentin visiblement mécontente. Elle a dans sa main la rutilante casquette dont la visière est arrachée. Alors j'écoute la maman de Valentin puis je gronde Valentin qui n'a pas fait attention à ses affaires. Et puis j'explique à la maman de Valentin que malheureusement je ne peux pas faire grand chose mais que je suis bien content de la voir, que j'avais justement écrit un mot il y a quelques jours (trois semaines en fait) dans le cahier de liaison de Valentin parce que je souhaitais la rencontrer. Elle me répond qu'elle n'a pas vu le mot mais que ça ne l'étonne pas parce que Valentin ne lui montre jamais le cahier. J'essaye de lui expliquer qu'en fait l'école attend d'elle qu'elle vérifie le cahier tous les soirs mais je n'insiste pas trop. J'ai beaucoup trop de choses à dire à la maman de Valentin et ce n'est pas le moment de se disperser. Je lui parle des très grandes difficultés scolaires de son fils, je lui demande si elle n'a jamais envisagé pour lui un suivi orthophonique (je n'ose pas lui dire qu'on ne comprend pas un mot de ce que dit le gamin mais nous tombons d'accord sur le fait qu'il ne parle pas très bien), je lui annonce la décision prise en conseil de cycle d'un suivi en aide spécialisée (et j'en profite pour lui expliquer que je ne suis pas seulement le directeur de l'école mais que je suis aussi, justement, instituteur spécialisé et que donc je vais « prendre Valentin » tous les jours « dans un petit groupe » pour « l'aider en lecture. » Elle est d'accord.) Enfin j'aborde avec beaucoup de précautions l'idée d'un nécessaire bilan psychologique afin de voir si, peut-être, on ne sait jamais, il ne faudrait pas envisager, mais rien n'est certain bien sûr, une orientation vers une classe spécialisée. La maman de Valentin dit qu'elle ne sait pas, qu'elle en parlera au papa de Valentin, qu'elle viendra me voir avec lui pour en parler mais que si c'est « pour le bien du gamin » alors oui, peut-être, pourquoi pas ? Et puis elle repart, en poussant la poussette du bébé suivie du grand frère, de la petite sœur et de Valentin qui tient dans ses mains la fameuse casquette déchirée sans laquelle j'aurais mis des mois à rencontrer sa maman.

LE MARCHÉ DE NOËL

Depuis une semaine, c'est la révolution dans l'école. Tous les après-midi, sept ou huit mamans se réunissent dans la BCD pour préparer le marché de Noël. Elles bricolent des « centres de table » avec des branches de sapin, des bouts de guirlandes, une ou deux jacinthes et de la neige en bombe. Personnellement je trouve ça affreux mais on ne me demande pas mon avis. Depuis une semaine, à la récréation, avec les maitresses qui ne sont pas de service de surveillance de cour, je vais boire le terrible café que l'une des mamans a apporté dans un grand thermos. On discute. Tous les soirs depuis une semaine, on en discute le soir entre collègues pour se dire qu'on a hâte que tout cela soit fini parce que, tout de même, ça fait beaucoup de bazar dans la BCD, et puis c'est bruyant, surtout la maman de Kenzo qui parle fort et la maman de Fabien qui vient avec son bébé qui pleure tout le

temps, mais l'on se dit aussi que, quand même, ça fait plaisir toutes ces mamans qui viennent donner de leur temps pour aider l'école.

La veille des vacances, on installe le « marché » dans le hall. Le soir on fait les comptes. Le bénéfice est d'un petit peu plus de 150 euros. Cela payera un bus pour emmener l'école à Valenciennes visiter le Musée des Beaux-Arts. Un bus sur les trois nécessaires.

AURÉLIEN CHANTE

Tous les vendredis après la récréation, les six classes de l'école se réunissent dans la BCD. La BCD n'est pas une BCD. Il y a fort longtemps, on a encouragé les écoles primaires à créer dans leurs locaux des « Bibliothèques Centres de Documentation. » Hélas, cette initiative n'a que très rarement été accompagnée de moyens de mise en œuvre². Il y a donc dans mon école une grande salle où est rangée dans un coin, sur deux misérables étagères, la petite cinquantaine de livres documentaires que nous possédons. La plupart ont été édités au siècle dernier. Comme il restait beaucoup de place, cette salle sert également de salle de réunion, de salle des maîtres, de « site informatique » pour les six ordinateurs cacochymes de l'école, de salle d'arts plastiques à l'occasion, de local pour le photocopieur et donc, une fois par semaine, de local pour la chorale. La chorale est un moment à part dans la vie de l'école. Je me retrouve seul avec ma guitare devant 120 enfants plus ou moins agités selon leur degré de fatigue. Au début, les autres maîtresses restaient dans la salle pour veiller à la discipline de leurs élèves mais nous avons vite jugé qu'il était plus judicieux d'utiliser ce moment pour qu'elles construisent ensemble, dans la classe d'à côté, des outils pédagogiques communs (progressions, évaluations, etc.) Être seul face à tous les élèves exige, pour ma part, que je fasse de cet exercice du chant un moment de rigueur pendant lequel j'attends des élèves du sérieux, de l'écoute et de la maîtrise de soi. Cela marche plus ou moins bien et je suis souvent obligé d'en rajouter un peu dans l'autoritarisme, mais il y a des résultats. Une fois par an, on peut sans trop de honte présenter aux parents un petit spectacle où on peut avoir l'illusion que les 120 élèves chantent relativement juste et relativement ensemble.

Aurélien aime la chorale. Il aime les chansons qu'on y apprend et les chante d'ailleurs avec un enthousiasme que je suis parfois obligé de modérer : « Pas si fort Aurélien, chanter ce n'est pas crier. » Aurélien chante fort, chante vite, commence à chanter avant les autres et il y a eu un gros travail à accomplir (pour lui et pour pas mal d'autres élèves d'ailleurs !) afin qu'il comprenne les règles élémentaires du chant en groupe.

Il reste cependant un problème à régler. Mais ce problème-là ne se réglera pas pendant les répétitions : Aurélien ne comprend pas un mot de ce qu'il chante. C'est dans le bus que nous nous en sommes rendus compte. Ce jour-là, l'école partait en expédition jusqu'à la salle des fêtes de la ville voisine de Condé sur l'Escaut pour

2. Cf. « On va faire une BCD dans l'école, comme ça on aura une BCD dans l'école », *Recherches* n° 32, 2000.

écouter un octuor à vent jouer un spectacle sur la vie de Mozart. J'étais assis à côté d'Aurélien qui, sans doute dans l'espoir de gagner mes bonnes grâces, s'est mis à chanter (à tue-tête, hélas) quelques chansons de la chorale. Et c'est là que tout le monde s'est rendu compte que ce qu'il chantait n'avait pas de sens. Certes, cela « sonnait » comme les vraies paroles : quand un français qui ne connaît pas la langue chante en anglais, on dit qu'il chante en yaourt. Aurélien faisait du yaourt français. Par exemple « De Caroline, à Madeline, Christophe ou Lison³ » devenait « De carabine à malaline, Christophe hérisson » ou bien « Hé petit rat, qu'est-ce que tu fais là⁴ ? » devenait « Hé petit rat ésséssélala. » En grand groupe, au milieu de tous les autres enfants, cela passe, il fallait juste attendre que s'offre à Aurélien l'occasion d'un récital en solo. C'est depuis ce jour que je prends beaucoup de temps pour expliquer aux élèves le sens des paroles des chansons de la chorale.

MONSIEUR ÉCOLE ?

Une séance de travail ordinaire avec un groupe de cinq enfants de CE1. Depuis plusieurs jours, nous essayons de percer le mystère de l'apostrophe. Car si ces cinq enfants maîtrisent (plus ou moins) les rudiments du déchiffrement syllabique, ils sont totalement désarmés dès qu'il s'agit d'aborder des problèmes complexes comme l'écriture de « un arbre » (un narbre) ou de « l'arbre » (larbre). Et ne parlons pas de distinctions aussi subtiles que la différence entre « il appelle » et « il l'appelle ».

Bref, ça phosphore dans la classe. Les regards sont concentrés, les fronts crispés... Ça bosse, ça bosse, ça bosse...

Le téléphone sonne. Autrefois, cela n'arrivait pas trop souvent heureusement. La plupart des personnes qui ont besoin d'appeler l'école le faisaient aux heures de récréation ou avant et après la classe. Hélas, depuis la création des postes d'« Emploi de Vie Scolaire », qui sont censés, pour un salaire de misère, soulager les directeurs de leurs tâches administratives, les coups de téléphone ont lieu n'importe quand. Souvent, c'est un représentant en papeterie qui cherche à obtenir un rendez-vous afin de me convaincre qu'il vaut mieux commander les cahiers de brouillon chez lui plutôt que chez son concurrent. Parfois, c'est le secrétaire de l'inspection qui a besoin d'un renseignement urgent, parfois c'est la mairie, parfois c'est une maman qui excuse l'absence de son fils... Souvent cela pouvait attendre, parfois c'est très urgent. Difficile, donc, de se dire : « Je ne décroche pas, ça attendra ! »

Je décroche donc en maudissant celui qui interrompt ce moment, si difficile à obtenir, de grande concentration. Commence alors un dialogue ubuesque :

- Allô, Monsieur École ?
- Pardon ?
- Je suis bien chez Monsieur Curie École ?
- Oui, vous êtes bien à l'école Curie, mais...

3. Extrait de *La Colline aux Corallines* de Jean-Michel Caradec.

4. Extrait de *Petit Rat* d'Hervé Demon.

- Monsieur École, êtes-vous propriétaire de votre logement ?
- C’est une école ici, vous devez vous tromper.
- Je suis bien chez Monsieur Curie École 39 rue Taffin à Fresnes-Sur-Escaut.
- C’est une école...
- Monsieur École, êtes-vous propriétaire de votre logement ?

Le raccroche assez violemment avec, je m’en rends compte trop tard, un énorme gros mot. Les gamins sont morts de rire. C’est fichu pour aujourd’hui. Je n’arriverai pas à les remettre sérieusement au travail.

« EH BEN MOI, MA MÈRE... »

Quelques jours plus tard, même groupe et même problématique. Il s’agit d’écrire « il y a eu un accident de voiture. J’ai vu l’accident. » Et, de nouveau, ça phosphore dans la classe.

Immédiatement, Daysie se met à écrire, puis à gommer, puis à écrire de nouveau (« un nacsidan, la quesidan... »). Elle a bien compris que quelque chose n’allait pas et me dit tout à coup : « Ah oui, il faut une *postroche*. » Elle barre tout et se remet au travail (« l’aquécidan, un n’acssidan »).

Lucas compte les syllabes. Lucas compte toujours les syllabes avant d’écrire. Ça le tracasse d’ailleurs : « un accident » c’est quatre syllabes, « l’accident » seulement trois. Alors il compte et recompte jusqu’à ce qu’il entende la remarque de Daysie. Visiblement c’est une remarque qui l’aide puisqu’il se met à l’écriture (« un’ na citan », « la citan »).

Théodora cherche à haute voix : « a, ac, acs, asc... un *k* ?

– Non, tu sais bien que je t’ai déjà dit que la lettre *k* ne sert jamais.

– ... ?

– « cartable », « carotte », « cochon »...

– Ah oui un *c* !

Elle peut enfin écrire (« lascidans, un ascidans »).

Bryan, lui, est sur un tout autre problème : « Eh ben moi ma mère elle a eu un *nasquident* ! Elle a tombé... » Aïe, je sens venir la catastrophe. Tentative de dégagement : « Ah ! Ce n’est pas trop grave ? Non ? Bon tant mieux ! Allez on écrit... » Mais c’est déjà trop tard. Marina pose son crayon et embraye :

– Elle a tombé d’où ?

– À l’escalier !

– Elle a été au *pital* ?

– Nan !

Nouvelle tentative de dégagement : « Ah bon, ben ça va alors, ce n’est pas trop grave... Allez on écrit ! » Mais autant essayer d’arrêter la tempête en écartant les bras. Théodora, visiblement passionnée par ce sujet autrement plus intéressant que les « postroches » : « Eh ben moi, ma mère, elle a déjà été à l’hôpital ! Pour son œil ! »

C’est de ma faute ! Je l’ai bien cherché ! Je le sais pourtant qu’il y a des mots à proscrire absolument des lectures ou des exercices : « accident », « hôpital », « incendie »... Ou « piscine »... Ou « cauchemar »... Des mots qui, tout de suite,

nous sortent de la classe et nous ramènent à la vie. Je me suis fait avoir comme un bleu !

On va bien perdre dix minutes pour que chacun y aille de sa petite anecdote. Je pourrais taper sur la table et exiger l'arrêt immédiat de la discussion mais j'ai déjà commis une erreur, cela suffit pour aujourd'hui : il n'y aura pas de remise efficace au travail tant que Bryan ne nous aura pas donné le bulletin de santé complet de sa maman.

L'ALBUM INTERDIT

Il y a des albums qu'il faut également proscrire. Pas toujours les mêmes, ce serait bien trop simple. Et pas forcément ceux auxquels on penserait tout de suite : ceux qui parlent de la maladie, de l'abandon, de l'absence d'un parent voire même d'une petite fille qui meurt dans l'incendie de sa maison⁵. Il y a de nombreux albums de littérature de jeunesse qui abordent des grands problèmes de la vie et que l'on peut lire à un petit groupe d'enfants curieux et vite déconcentrés sans provoquer pour autant une longue discussion philosophique qui empiète sur le temps de travail. Ces albums qui abordent des sujets parfois très personnels et qui peuvent résonner très fort chez certains sont en général suivis d'un silence pensif et approbateur qui montre que les enfants ont très bien compris « de quoi ça parle ». Si une discussion s'ensuit, elle ne prend pas le maître au dépourvu et peut donc être contrôlée.

Les dérapages viennent en général d'albums en apparence anodins. *Le Cadeau de Noël de Gaston Grippemine*, par exemple, peut aboutir à une longue discussion sur les mérites comparés du 4X4 et de la moto (deux des véhicules utilisés par le Père Noël dans l'histoire) avec récit pittoresque à la clé sur le grand frère qui fait du « quad » dans les rues de la cité ou du cousin qui fait du moto cross « au terrain ».

Les albums où apparaissent une culotte ou, bien pire, des fesses toutes nues⁶ sont également à manier avec précaution sous peine de gérer une demi-heure de fous rires ponctués de « On voit son cucul. » Il y a des enfants qui ne savent pas retrouver leur calme quand ils ont assisté à un spectacle qui, pour eux, relève du plus haut comique (le « cucul » en fait partie tout comme l'enfant qui s'assoit à côté de sa chaise ou l'affiche mal fixée qui se décolle du tableau...). Ces enfants, je les repère très vite et j'essaye donc, avec eux, de limiter les provocations.

Et puis il y a ces albums qui semblent parler d'un des enfants présents. Cela peut être tout simplement une histoire de prénom et dans ce cas-là ce n'est pas bien grave sauf si un enfant s'appelle comme le cochon dans l'histoire. C'est bien plus grave lorsque l'album parle d'un trop gros, d'un trop petit et que tous les regards se tournent vers Théodora ou vers Bryan.

C'est pour cela que je ne lirai jamais *Gaspard qui pue* à un groupe d'enfants dans lequel il y a Maurane ou Alexandre.

5. *Matilda, l'horrible petite menteuse*, Hilaire Bellocs et Posy Simmonds, Éditions Albin Michel Jeunesse.

6. *Ma culotte*, Alain Mets, Éditions l'École des loisirs.

LE JOUR OÙ L'ON N'A PAS PARLÉ DU PROJET D'ÉCOLE

C'est comme cela, sans doute, que commence beaucoup de guerres : par un incident, une peccadille, une broutille qui dégénère. On sait depuis Rabelais qu'une simple histoire de fouaces peut conduire à la Guerre Picrocholine.

Un jour, un enfant a levé le doigt avec un petit air pressé très évocateur que tous les instits connaissent bien. Comme d'habitude sa maitresse lui a fait remarquer qu'il aurait dû prendre ses précautions à la récréation avant de l'autoriser à sortir. Malheureusement, et cela fait partie de ces petites violences quotidiennes⁷ faites aux élèves, l'enfant a dû préciser la nature de sa demande en demandant à sa maitresse un peu de papier. Et ce jour-là, il n'y avait plus de papier toilette dans la classe. Et voilà donc le pauvre gamin qui, faisant décidément le deuil de son intimité, se voit obligé de frapper à la porte de la classe d'à côté, puis de la suivante... Pas de chance pour lui, il a dû faire toutes les classes avant de revenir s'expliquer auprès de sa maitresse qui lui sauvera la mise avec un paquet de mouchoirs.

Et voilà comment un enfant de CP peut perdre une demi-heure d'enseignement, déranger six classes au travail et accaparer l'attention de son institutrice qui juge, avec raison, qu'elle utiliserait mieux son temps à des activités plus pédagogiques. Mais voilà, ça arrive : les services municipaux qui ont, comme on le sait, la charge de l'entretien des écoles primaires n'avaient pas renouvelé les stocks de produits ménagers dans les délais habituels et il y avait momentanément pénurie... Ça arrive...

Mais quand cela arrive trop souvent, cela agace. Et quand on est agacé, dérangé dans sa pratique professionnelle par un problème aussi trivial, on s'énerve. Et pour peu que la pénurie se prolonge, on s'énerve encore plus. Et voilà comment le papier toilette peut devenir un sujet de conversation quotidien. Les instits se plaignent au directeur qui téléphone aux services techniques municipaux où on lui répond que, malheureusement, c'est le service comptabilité qui a pris du retard dans la passation des commandes de fournitures et qu'il faut patienter. Sauf que les élèves continuent de lever le doigt et le directeur finit par faire un petit mot aux familles en demandant que chaque enfant rapporte un rouleau de papier s'il vous plait, merci, désolé...

Et là, c'est l'escalade. Le problème qu'on croyait réglé prend tout à coup des proportions homériques. Il y a d'abord quelques parents qui râlent, puis de plus en plus, et quand arrive le conseil d'école, une déléguée de parents d'élèves prend à parti l'adjoint au Maire chargé des écoles qui répond maladroitement que le problème vient peut-être d'une mauvaise gestion des stocks dans les classes et qu'il faudrait veiller à être plus attentif à la consommation quotidienne et que d'ailleurs, il faudrait aussi faire attention à la consommation d'énergie en éteignant les lumières inutiles dans les couloirs et en fermant les portes pour réduire le cout du chauffage. Bref, au bout de cinq minutes, tout le monde s'engueule...

Le point principal à l'ordre du jour de ce conseil d'école était, cette fois-là, la présentation du nouveau projet d'école. C'est important, le projet d'école. C'est dans ce document que sont inscrites les grandes orientations pédagogiques de

7. Cf. l'article de F. Darras et M.-P. Vanseveren : « Petites violences ordinaires », *Recherches*, n°31, 1999.

l'établissement pour les trois prochaines années. Il sert de bilan du travail accompli et fixe les axes de travail qui permettront (c'est ce qu'on espère) d'améliorer les résultats des élèves aux évaluations à venir. Ce projet doit être validé par tous les partenaires éducatifs : l'équipe pédagogique mais également les représentants des parents et de la municipalité. Mais, ce jour-là, tout le monde semble s'en moquer : à la fin de la réunion, il faudra bien faire ce constat malheureux qu'on aura beaucoup plus parlé de papier toilette que de pédagogie.

LE MARCHAND DE GLACE ET LE CARRELEUR

L'été il y a le marchand de glace. Il a dans son camion un gros haut parleur qui joue à fond et saturé, toutes les minutes, le début de la « Lettre à Élise ». Neuf notes « tila tilali ta ta ta ». Il vient s'installer dans la rue près de l'école environ une demi-heure avant la fin de la classe.

Parfois il y a le cirque : « Le Cirque ! Le Cirque ! Ce soir, représentation exceptionnelle à Fréééneu sur Escaut ! Avec les clowns, les acrobates, les jongleurs ! Ce soir à Fréééneu sur Escaut ! » suivi de la *Marche des gladiateurs*. La voiture passe une quinzaine de fois dans la journée pour répéter l'annonce sous les fenêtres de l'école. C'est de bonne guerre : tout le public est enfermé à l'intérieur !

Il n'y a pas besoin de grand chose pour que l'on voie le regard des enfants se perdre dans une douce rêverie. La pluie qui commence à tomber suffit à distraire Valentin alors qu'une seconde avant il semblait, enfin, se décider à prêter un peu d'attention à mes explications sur le découpage d'un mot en syllabes. L'élève qui a inspiré Prévert s'appelait Valentin, j'en suis sûr !

Pendant un mois, l'an dernier, il y a eu des travaux dans l'école : toutes les écoles aimeraient que les travaux, s'ils ont lieu d'être, se fassent en juillet ou en août. Ce n'est pas toujours possible, alors on prend son mal en patience. Et pendant un mois, à chaque fois que, d'un petit coup de marteau sec, le carreleur a ajusté une nouvelle dalle dans la pièce d'à côté, Valentin a levé le nez de son cahier ou de son livre pour d'abord tendre l'oreille et finalement se perdre dans ses rêves.

LE MUSÉE DES BEAUX ARTS

Aujourd'hui on sort. « On fait un voyage » comme disent les élèves. Et c'est vrai que c'est toute une expédition : on prend le bus pour aller jusqu'à Valenciennes visiter le Musée des Beaux-Arts. Dix kilomètres ! Autant dire une odyssee.

C'est une des deux sorties annuelles. L'autre se fera dans les tout derniers jours de l'année, à pied, jusqu'à la base de loisirs de Chabaud Latour de Condé sur l'Escaut. On fera un pique nique. Ce jour-là, tous les parents d'élèves qui le souhaitent pourront nous accompagner.

Aujourd'hui ce n'est pas le cas. Il y a trois bus, soit 150 places et il y a 120 élèves et 7 enseignants. Comme à chaque fois, il y aura des jalousies, des déceptions : pourquoi a-t-on proposé à la maman de Romain de venir alors qu'elle n'a pas aidé au marché de Noël, se demande la maman de Fabien. Difficile d'expliquer à la maman de Fabien qu'on sait très bien qu'elle viendra avec le bébé

qui pleure tout le temps et que ça n'est vraiment pas une très bonne idée. Alors on promet : la prochaine fois, l'année prochaine. Il y a même des petits chantages : « Vous savez, Cécilia ne voudra pas venir au voyage si je n'accompagne pas ! » ou bien « Son père voudra jamais qu'elle aille seule... Avec tout ce qui se passe... » Tu parles d'y aller seule : 119 copains, 7 instits sur les nerfs qui vont compter et recompter les gamins toutes les cinq minutes, 21 mamans et 2 papas qui ne lâcheront pas des yeux le petit groupe de six élèves dont ils sont responsables. Les probabilités qu'un Grand Méchant Loup s'attaque au Petit Chaperon Rouge au milieu de cette cohue sont tout de même limitées.

Il y aurait sans doute de longues pages à écrire pour expliquer par quelle gymnastique on est parvenu à financer les trois bus nécessaires à ces vingt kilomètres aller et retour. Elles seraient particulièrement fastidieuses. Le moindre projet qui demande un peu d'argent à l'école élémentaire suppose soit que l'on dépense une énergie considérable pour trouver trois francs six sous, soit que l'on fasse des choix cornéliens : « Cette année, on fait une sortie avec les élèves ou on achète un vidéoprojecteur ? » Une école n'a, normalement aucune ressource propre. Au point qu'elle n'a pas le droit d'ouvrir un compte en banque. Aujourd'hui encore, la seule solution pour qu'une école puisse gérer un peu d'argent est qu'elle adhère à une association comme l'OCCE (Office Central de la Coopération à l'École), ce qui pourrait laisser penser que 45000 établissements se réclament de l'héritage d'Émile Buisson et de Célestin Freinet alors qu'il s'agit tout simplement de trouver une solution pour mettre à la banque les bénéfices de la fête d'école et de la vente (interdite, bien entendue) des photos de classes. Si l'on ne veut pas demander directement d'argent aux parents (après tout, l'école est laïque, **gratuite** et obligatoire), ce sont les seules sources de revenus. Il y a, avec cette somme colossale, à peine de quoi acheter une série de livres pour une classe, quelques ballons pour le sport et un ordinateur portable par an (avec le projet d'arriver à en avoir au moins une douzaine pour du travail de groupe en informatique. Hélas, les douze ans d'écart entre le premier et le dernier acheté laissent penser qu'il y aura sans doute quelques problèmes). Si une équipe décide d'organiser une sortie, alors il faut commencer à organiser des tombolas, des marchés de Noël, des lavages de voitures, bref autant d'activités chronophages très éloignées de la pratique pédagogique.

Mais enfin, nous voilà donc parti. Zacharia est malade dès le premier virage. Les enfants sont surexcités. Les parents et les instits bavardent : au fond, on se connaît si peu, c'est une bonne occasion ! Le voyage paraîtra court sauf peut-être pour Zacharia. Arrivé sur place, on se partage en deux groupes. La moitié de l'école s'en va faire une grande balade en ville, faire le tour du jardin public, regarder les maisons, les magasins. Pour beaucoup d'élèves, et même pour certains parents, Valenciennes, c'est le bout du monde et ils n'y ont jamais mis les pieds. L'autre moitié s'engouffre dans le musée. C'est grand, c'est haut, c'est impressionnant. Même pas besoin de demander qu'on se taise : tous les enfants chuchotent, instinctivement. On va jusqu'au vestiaire déposer les manteaux et on commence la visite par la salle du Moyen-Âge et de la Renaissance. Des nativités, des descentes de croix, des martyres de saint Sébastien, de saint Laurent, de saint Antoine et toute cette violence qui saute aux yeux. Les enfants regardent fascinés ces hommes qu'on transperce de flèches, qu'on brûle ou qu'on lapide. Il faut trouver des mots simples

pour aider à comprendre, donner quelques clés. Il faut trouver le juste équilibre parce qu'il y a des enfants qui connaissent « l'histoire » (« Je sais, c'est Jésus ») et d'autres qui la découvrent et qu'il n'est pas question de se laisser embarquer dans des discussions épineuses sur la véracité de l'histoire en question. La maman de Yacine écoute attentivement la façon dont je répons à Kyllian qui explique, devant un *Jugement dernier*, que le Paradis, c'est là où on ira quand on sera mort : « Hein c'est vrai Monsieur ? » Je ne le détromperai pas, je ne lui donnerai pas raison non plus. « Je ne sais pas, peut-être, c'est vrai qu'il y a des gens qui croient cela, d'autres qui ne le croient pas. Ce qui est sûr, c'est que le peintre qui a fait le tableau, lui, il croyait ça. » La maman de Yacine hoche la tête, mon explication lui convient. On s'attarde sur une Nativité, on repère le manteau bleu de Marie, l'âne, le bœuf, les rois. Les enfants pourront alors chercher les tableaux qui racontent la même histoire (et il y en a beaucoup !) Puis on passera dans la salle du 17^e siècle. Les enfants sont pétrifiés devant les immenses toiles de Rubens, notamment celle où « la dame, on voit ses fesses ! » On retrouve des nativités, des assassinats en tout genre. Il faut expliquer, expliquer encore. Vivement le 18^e, les paysages et les fêtes galantes. On termine par la salle des statues : encore des dames qui montrent leurs fesses et puis, surtout, Ugolin qui regarde ses enfants mourir de faim. C'est sûr que les enfants ne quitteront pas le musée sans quelques souvenirs très forts.

Il est temps de rejoindre le vestiaire. Cinq bonnes minutes de cohue pour retrouver les manteaux mais pas le temps de souffler : l'autre moitié de l'école a fini sa balade en ville et se prépare à commencer la visite à son tour.

On retournera à l'école épuisés mais contents : les maitresses parce que les enfants ont été attentifs et sages, passionnés en un mot, par ces images si fortes. Les parents parce que, c'est vrai, c'est bête, ce n'est pourtant pas loin et c'est gratuit, mais ils n'étaient pour la plupart jamais venus et c'est très beau ! Les enfants parce que « c'était bien ! » Et moi parce que l'équipe m'avait collé d'office le travail de guide (« Mais si ! Tu t'y connais mieux que nous en peinture ! Et puis c'est mieux qu'il n'y ait qu'une seule personne qui raconte et on n'a pas les moyens de prendre l'animateur du musée de toute façon⁸ ! »). Parce que c'est fini et que tout s'est bien passé.

Zacharia sera malade au retour.

LES INVITÉS

Parfois il y a des gens qui viennent à l'école. Certains ne sont pas vraiment les bienvenus : le représentant qui vous dérange en pleine classe et qu'on envoie promener, la maman qui vient en plein milieu de la matinée apporter un ticket de cantine pour son fils parce qu'elle avait oublié de le mettre dans le cartable, l'ouvrier qui passera de classe en classe, tout l'après-midi, pour vérifier les extincteurs. Parfois c'est l'inspecteur qui visite un collègue et il règne alors une ambiance particulière, un peu comme si tout à coup, dans l'école, tout le monde se mettait à marcher sur la pointe des pieds.

8. 80 euros par groupe de 20 élèves, nous n'avons effectivement « pas les moyens » !

Mais la majorité des gens qui viennent à l'école y sont invités.

Il y a d'abord les parents : toutes les écoles ne font pas ce choix mais nous avons décidé (et c'est inscrit au projet d'école) de multiplier les occasions de faire entrer les parents dans l'école en organisant pour cela un certain nombre d'activités auxquelles ils peuvent participer. Il y a l'heure du conte, une fois par mois, au cours de laquelle des parents volontaires (surtout des mamans) viennent lire aux élèves répartis en petits groupes des albums qu'elles ont empruntés quelques jours avant. Certaines d'entre elles ont même participé à des journées de formation à la lecture en public avec un comédien et en gardent un très bon souvenir. Il y a les journées d'arts plastiques. Une fois par mois, toute l'école s'arrête, on pousse les chaises, on camoufle les tables sous des bâches en plastique, et on se lance dans la peinture, la gravure, le dessin, la sculpture ou la photo. Il y a des élèves qui peignent des vieilles chaises pour en faire un gigantesque bouquet qui sera, en fin d'année, installé dans le parc municipal. Il y a des élèves qui construisent une copie du *Penseur* de Rodin en sacs poubelles. Il y a des élèves qui gravent des plaques de polystyrène qui deviendront les matrices de gigantesques affiches. Il y a des enfants qui recréent, dans des boîtes à chaussures la *Leçon d'anatomie* de Rembrandt avec des « Playmobil » costumés de papier ou la *Laitière* de Vermeer avec une poupée Barbie et des jouets de « Kinder surprise ». Il y a des enfants qui reconstituent l'histoire du Petit Chaperon Rouge avec des morceaux de cageots repeints de couleurs vives. Il y a des enfants qui dessinent avec minutie de minuscules soleils à l'encre et à la plume, sur des petits papiers grands comme des timbres postes. Et pour aider à tout cela, il y a les parents qui collent au pistolet ce que les enfants leur demandent, qui donnent les coups de cutter qui sont parfois nécessaires, qui remplissent les pots d'encre ou de peinture, qui conseillent, écoutent, regardent, proposent.

Et puis il y a les artistes. Depuis dix ans, chaque année nous arrivons à faire venir un plasticien à l'école (parfois même deux ou trois). Nous utilisons pour cela certains dispositifs proposés par l'Éducation nationale, comme les classes à Projet Artistique et Culturel, malheureusement disparues il y a deux ans, ou les ARTS (Artiste, Rencontre en Territoire Scolaire), mais nous avons surtout développé le projet du *Musée Vivant des Enfants*⁹. Cette association périscolaire a pour vocation de permettre aux enfants de la commune de travailler, dans le temps ou hors temps scolaire, avec des artistes invités à animer des ateliers. L'objectif est qu'au moins une fois au cours de sa scolarité en primaire, un enfant ait pu participer à l'un de ces ateliers. *Le Musée Vivant des Enfants* invite, depuis dix ans, un artiste chaque année dans chacune des cinq écoles de la commune, mais il y a aussi des artistes qui animent des ateliers pendant les vacances. Chaque année le *Musée Vivant des Enfants* propose une thématique de travail (l'absence, la contrainte, la sagesse et la folie, le faux etc.) et toutes les classes qui le souhaitent travaillent autour de cette thématique en vue d'une gigantesque exposition annuelle.

Là encore, il y aurait des pages et des pages à écrire sur la somme de travail que suppose la simple survie de cette association : la recherche des fonds, publics ou privés, le partenariat étroit avec la municipalité, les heures de montage des

9. <http://museevivantdesenfants.jimdo.com/> ou facebook : musée vivant des enfants.

expositions, la communication indispensable, etc. La seule chose qui soit importante, au fond, c'est que ce projet existe et offre à tous les partenaires de l'éducation (enfants, enseignants, parents, élus locaux, associations périscolaires) un terrain de rencontre et de dialogue. Avec, à la clé, des regards qui changent. On invite les parents à rentrer dans l'école mais on ne les invite pas seulement pour qu'ils accomplissent dans un coin de couloir des tâches aussi passionnantes que la fabrication des masques du carnaval ou la préparation des sandwiches pour la fête, mais bien pour qu'ils participent pleinement à un projet qui sans eux, ne pourrait pas continuer.

L'ORTHOPHONISTE A DIT

David a des problèmes à l'école. Déjà, dès la moyenne section, l'institut avait essayé d'alerter ses parents sur son gros retard langagier. En grande section, il a été signalé au RASED et a été suivi pendant deux trimestres assez chaotiques par un maître spécialisé. Chaotiques, parce que c'est difficile de construire quelque chose avec un enfant qui est absent un jour sur trois. C'est d'ailleurs à cause de ce très fort absentéisme que David n'a pas été maintenu en grande section une année supplémentaire alors qu'il n'était pas du tout prêt à aborder la difficile étape de la lecture en CP. Le conseil de cycle avait jugé, avec beaucoup de bon sens, qu'un passage à l'école élémentaire provoquerait dans la famille la prise de conscience d'une nécessaire scolarisation régulière. Cela n'a pas été le cas. Il a fallu menacer, ouvrir un dossier de suivi scolaire auprès des services académiques, et finalement faire intervenir les services sociaux pour qu'enfin David vienne à l'école tous les jours même s'il fait froid ou que son petit frère est malade. À la fin du CP, David ne savait pas lire malgré tous les efforts de sa maîtresse et un suivi quotidien en aide spécialisée. C'est difficile d'apprendre à lire quand on n'est pas capable d'articuler correctement les mots les plus simples. David a redoublé, toujours avec de l'aide. Régulièrement, sa maîtresse ou le directeur d'école conseillait à la maman de faire un bilan orthophonique. Tous les jours, la maman venait voir la maîtresse et posait la même question : « Alors, il travaille mieux maintenant ? En tout cas, à la maison il lit bien ! » Et, tous les jours, la maîtresse expliquait que ça l'étonnait beaucoup parce que David ne reconnaissait que deux lettres, ne savait pas écrire une syllabe simple et était incapable de recopier un mot sans faute. La maman avait l'air surprise « parce qu'à la maison il lit bien ses mots ! » Un vrai, grand, beau dialogue de sourds. Et puis un jour, on ne sait pas pourquoi, la maman est venue dire à la maîtresse que David serait absent l'après-midi du lundi prochain parce qu'il avait rendez-vous chez l'orthophoniste. La maîtresse a répondu que c'était une très bonne idée parce que, tout de même, on ne comprenait pas bien ce que disait David.

Le mardi matin, la maman est arrivée à l'école, accompagnée du papa. Tous les deux avaient l'air très fâchés. Et il y avait de quoi : l'orthophoniste leur avait dit la veille, en fin de séance, que David ne savait pas lire du tout.

NULLE ÉCOLE N'EST UNE ILE...

Nulle école n'est une île, la vie y pénètre à flot constant. C'est parfois drôle, parfois agaçant mais le plus étonnant, au fond, c'est bien qu'on s'en étonne. Et pourtant ce n'est pas prévu. Il n'y a rien dans les textes officiels ou dans la formation des maîtres qui y prépare. Et donc, en tout cas quand on débute dans le métier, on ne sait pas trop quoi faire de cet objet si présent, si envahissant, si peu conforme à cette classe rêvée, aseptisée, où l'on pourrait tranquillement transmettre le savoir scolaire à des enfants réceptifs, reposés, heureux, bien dans leur peau. Face à ces disciples avides de savoir, le maître serein déroulerait calmement le contenu du programme, parce que dans cette classe parfaitement insonorisée, à la température constante, jamais n'entrerait la mouche qui accapare l'attention. Et surtout parce que le maître n'aurait jamais mal aux dents, ne se ferait jamais de soucis pour son fils qui passe un examen difficile (il n'aurait d'ailleurs ni femme, ni enfant, ni mère, ni cousin de Bretagne), et qu'il pourrait, à chaque seconde, ne penser qu'à son cours.

La vie est là, tout le temps. Les élèves l'apportent avec eux, elle est dans le cartable du maître. La vie est là, ni simple, ni tranquille, et ce n'est pas prévu.

Alors il y a ceux qui font comme si de rien n'était, ou qui essayent... J'aimerais être de ceux-là mais je ne sais pas le faire.

Je ne sais pas quoi faire de toute cette vie... Mais je fais avec...